



DOSSIER DE PRESSE

Compagnie Hélène Marquié

Chargée de production et de diffusion : Gaëlle Piton

Tél. +33 (0)6 83 18 94 29 – cie.hmarquie@gmail.com

www.compagniehelenemarquie.com



Ma première rétrospective de mon vivant

De et par Hélène Marquié : une biographie dansée très originale

Nous avons beaucoup aimé la conférence de Hélène Marquié publiée dans LM 305 qui faisait un certain nombre de constats concernant la danse contemporaine. Cette fois, elle nous convie à un spectacle que certaines d'entre vous ont pu voir, notamment à Toulouse et j'espère à Paris, spectacle pensé et écrit par elle-même : résultat : une heure enchantée. *Ma première rétrospective de mon vivant* est une proposition de danse, parlée qui ravit par son humour, ses performances physiques, sa recherche chorégraphique et par son texte plein de trouvailles. « La vie d'Hélène M » commence par une danse sur *La lettre à Élise* de LW Beethoven, exécutée sur plusieurs rythmes et dès lors on sent que l'on va passer un bon moment. Puis Hélène fait observer que seul l'être humain

peut tenir sur une jambe et nous confie non sans humour : « Je danse et je pense, les deux en même temps, que serait l'action sans la pensée ? » Elle évoque ensuite sa vocation de danseuse, son père est contre et préfère la voir jouer au volley ball ce qui donne un moment dansé hilarant, où elle « sublime sa souffrance au volley ball » ; elle évoque également ses débuts de danseuse dans sa chambre sur un petit tapis avec pour seul public : son gros ours. Enfin à dix-huit ans elle commence la danse ce qui n'est pas trop tard puisque Martha Graham a débuté à vingt ans ! Elle mesurait 1m56 comme elle ! Dès lors notre danseuse observe, dans ses cours de chorégraphie, que les danseurs sont pas mal mais que les danseuses sont infiniment plus jolies ! À ses débuts elle était très féminine nous confie-t-elle, et dès lors « je me charge de moi avec l'aide de mon surmoi ». Coachée

De et par Hélène Marquié : une biographie dansée très originale

Nous avons beaucoup aimé la conférence de Hélène Marquié publiée dans LM 305 qui faisait un certain nombre de constats concernant la danse contemporaine.

Cette fois, elle nous convie à un spectacle que certaines d'entre vous ont pu voir, notamment à Toulouse et j'espère à Paris, spectacle pensé et écrit par elle-même : résultat : une heure enchantée.

Ma première rétrospective de mon vivant est une proposition de danse, parlée qui ravit par son humour, ses performances physiques, sa recherche chorégraphique et par son texte plein de trouvailles.

« La vie d'Hélène M » commence par une danse sur *La lettre à Élise* de LW Beethoven, exécutée sur plusieurs rythmes et dès lors on sent que l'on va passer un bon moment. Puis Hélène fait observer que seul l'être humain

peut tenir sur une jambe et nous confie non sans humour : « Je danse et je pense, les deux en même temps, que serait l'action sans la pensée ? » Elle évoque ensuite sa vocation de danseuse, son père est contre et préfère la voir jouer au volley ball ce qui donne un moment dansé hilarant, où elle « sublime sa souffrance au volley ball » ; elle évoque également ses débuts de danseuse dans sa chambre sur un petit tapis avec pour seul public : son gros ours. Enfin à dix-huit ans elle commence la danse ce qui n'est pas trop tard puisque Martha Graham a débuté à vingt ans ! Elle mesurait 1m56 comme elle ! Dès lors notre danseuse observe, dans ses cours de chorégraphie, que les danseurs sont pas mal mais que les danseuses sont infiniment plus jolies !

À ses débuts elle était très féminine nous confie-t-elle, et dès lors « je me charge de moi avec l'aide de mon surmoi ». Coachée

par son surmoi la mise au point des chorégraphies ne va pas de soi et les discussions sont parfois âpres. En 1996 elle crée un solo sur l'humour, solo que son surmoi a adoré. Puis vient un duo avec des textes de Freud ce qui lui a permis de régler quelques comptes avec ce psy qui affirmait entre autres : « la fille est un petit homme... ».

Puis une page de publicité en voix off évoque les différents spectacles montés par Hélène, les critiques qu'ils ont pu susciter, et là encore la manière de le dire est très drôle.

Pour parler des violences faites aux femmes Hélène danse, toute de noir vêtue, sur l'admirable *Melocoton* de Colette Magny, et la progression dramatique réalisée en trois séquences est bouleversante. Un très grand moment vraiment.

par son surmoi la mise au point des chorégraphies ne va pas de soi et les discussions sont parfois âpres. En 1996 elle crée un solo sur l'humour, solo que son surmoi a adoré. Puis vient un duo avec des textes de Freud ce qui lui a permis de régler quelques comptes avec ce psy qui affirmait entre autres : « la fille est un petit homme... ».

Puis une page de publicité en voix off évoque les différents spectacles montés par Hélène, les critiques qu'ils ont pu susciter, et là encore la manière de le dire est très drôle.

Pour parler des violences faites aux femmes Hélène danse, toute de noir vêtue, sur l'admirable *Melocoton* de Colette Magny, et la progression dramatique réalisée en trois séquences est bouleversante. Un très grand moment vraiment.

photo Kader Rahmadi

Enfin notre danseuse se livre à un moment de pur plaisir : danser sur une musique de Schubert et sur le chant des oiseaux mais son surmoi n'aime pas trop... En revanche elle va peut-être essayer, pour être à la mode, « la non danse » qui consiste pour une



danseuse à ne pas bouger et à dire des textes de grands philosophes voire même des extraits de *Gender Trouble* de Judith Butler. ... Pour ce faire elle pose donc son pied sur une paroi verticale et durant quarante secondes attend, immobile...

L'ennui c'est que notre danseuse aime bouger... souhaitons qu'elle « bouge » longtemps, jusqu'à soixante-quinze ans, comme Martha Graham... Vous l'aurez compris il y a beaucoup d'insolence dans ce spectacle très personnel qui prouve les multiples talents de l'artiste. Spectacle qui s'attache à « décomposer les genres imposés de la danse contemporaine politiquement correcte, mais qui n'oublie jamais que la danse est avant tout un plaisir. » Danser sa vie de cette manière laisse un grand souvenir et on en redemande !

Jacqueline Pasquier

Enfin notre danseuse se livre à un moment de pur plaisir : danser sur une musique de Schubert et sur le chant des oiseaux mais son surmoi n'aime pas trop...

En revanche elle va peut-être essayer, pour être à la mode, « la non danse » qui consiste pour une

danseuse à ne pas bouger et à dire des textes de grands philosophes voire même des extraits de *Gender Trouble* de Judith Butler. ... Pour ce faire elle pose donc son pied sur une paroi verticale et durant quarante secondes attend, immobile...

L'ennui c'est que notre danseuse aime bouger... souhaitons qu'elle « bouge » longtemps, jusqu'à soixante-quinze ans, comme Martha Graham... Vous l'aurez compris il y a beaucoup d'insolence dans ce spectacle très personnel qui prouve les multiples talents de l'artiste. Spectacle qui s'attache à « décomposer les genres imposés de la danse contemporaine politiquement correcte, mais qui n'oublie jamais que la danse est avant tout un plaisir. » Danser sa vie de cette manière laisse un grand souvenir et on en redemande !

Jacqueline Pasquier



N° 308 — Janvier 2011

"Ma première rétrospective de mon vivant", de et avec Hélène Marquié

Jean-Yves BERTRAND
Revue Spectacle 05-11-2010

Chorégraphie et interprétation : Hélène
MARQUIÉ
Lumières : Patricia GODAL
Durée : 0 h 55

Une impression clownesque au début,
vite dissipée une fois tombées les
chaussettes et que, joignant le geste à la
parole, Hélène MARQUIÉ entreprend
sa (première) rétrospective, etc, sur une

Lettre à Élise (classique puis réarrangée) : ça paraît facile comme ça, si évident, mais c'est
réglé au millimètre, les mouvements des mains, des bras, c'est beau, varié — du grand art !

Et puis il y a la parole, en plus : une danseuse ça danse et ça pense, et ça dit (ça ne chante pas
encore mais bon, Colette Magny est là pour ça), c'est réfléchi et plein d'humour...

Une première rétrospective qui, n'en doutons pas, sera suivie de beaucoup d'autres mais en
attendant, commencez d'abord par ne pas manquer celle-ci !



19h au [Théâtre de la Reine Blanche](#)
2bis passage de la Ruelle 75018 PARIS
Réservations : 01 40 05 06 96
M° La Chapelle (Ligne 2) ou Marx Dormoy
(Ligne 12)

et le Samedi 13 novembre 2010 à 20 h 30
au Safran, avenue Victor Hugo - 77170
Brie Comte Robert
Réservations : 01 60 62 64 31 -
safran@briecomterobert.fr

Hommage dansé à Roger Filipuzzi : Les Excentriques
09 déc. 2009

Roger Filipuzzi, fondateur, avec Milena Salvini, du Centre Mandapa, concepteur de l'espace scénique et de l'équipement de la salle de spectacle, spécialiste de la danse indienne, grand voyageur et vidéaste, est mort en juin dernier. Deux figures de la danse contemporaine qui ont fréquenté à leurs débuts cet endroit mythique du 13^e arrondissement, lui ont rendu hommage dans le cadre des rencontres chorégraphiques qu'organise Isabelle Anna.

Le titre du duo formé pour ces deux soirées par Maroussia Vossen et Hélène Marquié se réfère sans doute à *La Belle excentrique* d'Erik Satie dont la musique unique, pour ne pas dire géniale, débute et conclut la représentation — une version populiste et poétique à la fois, arrangée à l'accordéon, du standard gymnopédique vient enjoliver le finale de la performance.

Bien sûr, les deux danseuses sont, elles aussi, atypiques. Hélène est une garçonne aux cheveux courts qui arbore un bref t-shirt à balconnet et un pantalon unisexe des plus stricts, au pli repassé comme il faut. Elle a visiblement été formée à la danse contemporaine mais aussi au classique (cf. le passage sur un air de valse triste où elle pastiche ironiquement le vocabulaire romantique). Elle pratique non seulement la danse mais aussi l'acrobatie, la clownerie, le théâtre au sens large — elle a le sens du spectacle et se permet d'intervenir bruyamment, en pleine action, donnant de la voix, encourageant sa partenaire ou la maudissant d'interjections faussement courroucées.

Sa manière est forte, gymnique, sportive. Elle n'hésite pas à tenter des roulades arrière, à mettre en vedette l'extrémité de ses orteils après avoir, littéralement, fait les pieds au mur en exécutant un morceau de bravoure en forme de poirier. Par moments, aussi, elle semble boudier son plaisir ou celui du spectateur auquel elle tourne ostensiblement, assez longuement le dos. Bref, Hélène Marquié a tout, en apparence du moins, de la gaie luronne.

Maroussia Vossen est lunaire. Sa danse, toute en légèreté, emprunte à la pantomime, à la gestuelle isadorienne, à la pose des stars du muet et, consciemment ou pas, à celle du voguing. Son visage est langage. Le travail des bras et, surtout, celui des mains, la finesse et la qualité expressive de ses dix doigts ne détonnent pas dans le temple védique Mandapa, entièrement voué au mudra.

Son air mutin et le casque de cheveux frisés à la mode d'autrefois lui donnent un look « années folles ». On s'attend à tout moment à la voir débouler dans un charleston endiablé et l'on ne saurait s'étonner, par conséquent, de son goût immodéré pour le jazz et la musique syncopée en général (cf. le collage sonore de ce gala d'exception, avec des morceaux de Anton Arenski, Mayer Barouh, Sylvain Kassap). Sa longue marinière à rayures, ornée d'épaulettes précieuses et pierreuses, son pantalon soyeux tombant bien, flottant au rythme de ses petits pas et de ses demi-pointes, lui donnent de l'allure. Vraiment, Maroussia est altière, mais jamais hautaine.

Le T-Women-show présente d'abord une longue séquence d'observation, le temps nécessaire à un échauffement qui relève plus du face-à-face que de la confrontation réelle ou de la tentative de séduction. Les deux artistes sont immobiles, quelque peu minaudes, assises sur de vulgaires cubes en bois. Elles s'expriment par des gestes de bras, d'infimes torsions de poignet, des sourires entendus, d'imperceptibles battements de cils. Toutes deux ont quelque chose de spirituel, de comique, de drolatique. On sourit d'ailleurs plus qu'on ne rit aux éclats de cette dialectique bouffonne, de cette rivalité mimée, montée en épingle, de leur rôle — interchangeable — de clownesse blanche et d'augustine.

Chacune a droit à sa variation, à un solo la mettant en valeur, à un moment de cabotinage, sous une forme ou sous une autre. Hélène Marquié cherche à marcher à l'horizontale, sur ou contre le mur, côté jardin ; Maroussia Vossen prend le temps de tourner autour du pot (cf. son numéro en free style sur la chanson de Gainsbourg *Intoxicated Man*). Chacune est dans la peau de son personnage. Et dans son quant-à-soi. La première claque gauchement des doigts pour annoncer le tube *Fever* chanté par Peggy Lee. La seconde arpente l'estrade en sautant et en ondulant des bras. L'une est terrestre, parfois même atterrée, l'autre, éthérée. Le pas de deux conclusif se déroule en douceur. L'une a regagné la cour alors que l'autre reste dans la place. En silence. Dans le noir.

Bagdam, vingt ans consacrés aux lesbiennes: Hélène Marquié

Par Anne Delabre

<http://www.tetu.com/actualites/france/bagdam-vingt-ans-consacres-aux-lesbiennes-helene-marquie-14628>

Pour fêter son 20ème anniversaire, Bagdam a choisi de se pencher sur «L'Arme du rire/Larmes du rire» pour son colloque international d'études lesbiennes qui réunit des chercheuses et militantes de tous les pays. Découvrez-les avec TÊTUE.COM.

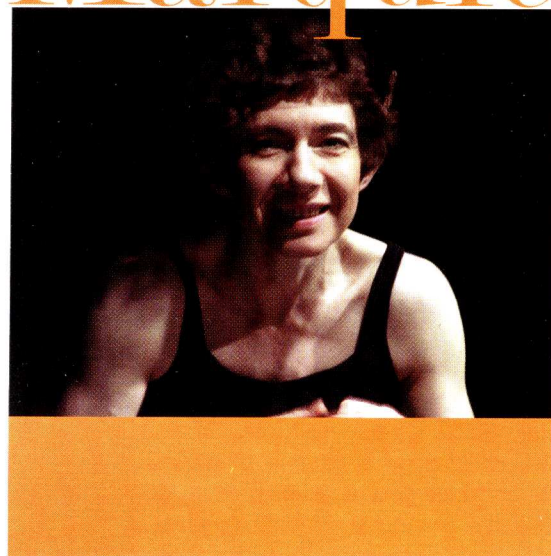


«Toujours aller plus loin», tel est le maître-mot d'Hélène Marquié, 49 ans, une personnalité au parcours peu commun: agrégée de biologie et docteur en esthétique (avec une thèse portant sur les processus de création et l'imaginaire surréaliste en danse et dans les arts plastiques), danseuse et chorégraphe (elle crée sa compagnie* en 1986), cette femme de corps et d'esprit travaille actuellement sur un «atelier de recherche chorégraphique surréaliste», «une sorte de laboratoire inédit», décliné pour les professionnels et les amateurs. Son travail de recherche est intimement lié à ses créations.

Et sa conscience féministe imprègne ses oeuvres, le lesbianisme y étant inclus: «je ne suis pas du tout essentialiste, sourit-elle. On ne naît pas lesbienne, on le devient !» Son engagement d'artiste reste avant tout son engagement personnel - «ne pas se limiter à la provocation sur scène» - car elle est consciente de sa chance de vivre à notre époque, d'avoir eu le parcours qu'elle souhaitait, de pouvoir vivre la sexualité qu'elle a choisie... «Cela me donne l'obligation de faire ce que je peux pour que les autres puissent y accéder.» Concernant les liens entre art et politique, elle tient à préciser qu'«un artiste politisé ne fait pas nécessairement un art militant, car le risque est grand de faire du mauvais art et du mauvais militantisme.» Même si bien sûr «l'art est travaillé par les questions politiques et la politique peut générer des questions artistiques», elle souligne que «l'art ne fait pas la révolution, ne pas tout confondre. Si je veux faire un discours militant, je le ferai, je vise l'efficacité.» Pas de superposition donc, plutôt une jonction. Ainsi quand elle a éprouvé l'envie de danser nue, s'est immédiatement posée la question de la manière dont son corps va être interprété : on va voir un corps de femme, une minorité à représenter. L'universel est l'Homme, même la langue le dit.» Hélas. Parmi ses dernières œuvres, XXXIIIème conférence, un spectacle au croisement de la danse, de la psychanalyse, des arts plastiques et de l'écriture, qui propose une perspective critique autour de textes de Freud sur la féminité. A la fois drôle, original et subversif !

Hélène Marquié

Hélène Marquié a reçu une solide formation en danse contemporaine, en danse classique mais aussi en mime et théâtre corporel. Passionnée par le mouvement et la mise en scène, elle décide très rapidement de chercher son propre vocabulaire corporel, sa danse et ses univers et crée sa propre compagnie en 1986. Rencontre avec une artiste talentueuse que la Fédération connaît bien et qui sera sur la scène du Darius Milhaud au mois d'avril, pour notre plus grand plaisir.



Vous présentez votre dernière création «Ma première rétrospective de mon vivant» au Théâtre Darius Milhaud. N'êtes-vous pas un peu jeune pour faire votre rétrospective dansée ?

Ce n'est que ma première rétrospective. Il vaut mieux commencer suffisamment tôt, pour organiser son entrée dans la postérité, et s'assurer que les choses sont bien faites.

D'ailleurs le concept a du succès : depuis la création, je me suis rendue compte que les autobiographies dansées se multipliaient ; donc, pour une fois, j'ai devancé la mode et investi un créneau porteur... j'attends les retombées... (rires)

Pour parler sérieusement, l'idée m'est venue lorsque le Centre Mandapa, où j'ai créé ma toute première chorégraphie, m'a demandé de faire un solo pour leur soirée d'anniversaire : le Mandapa fêtait ses 30 ans, et c'étaient aussi les 20 ans de mes débuts, cette fameuse première chorégraphie ; la rétrospective s'imposait.

Dans cette pièce, à la fois dansée et parlée, j'ai repris des extraits de certaines chorégraphies, celles que j'ai préférées ou qui ont marqué un tournant (je préfère oublier les ratages, ou les choses inabouties... soyons honnête, en 20 ans, il y en a eu quelques unes). Je les ai aussi choisies pour traverser plusieurs tonalités, légère, grave ou poétique. Je pense que cela reflète bien à la fois mon parcours et ma danse. J'aime parcourir des sensations et des styles différents, donner plusieurs états à ressentir, plusieurs facettes à voir. Pour ce spectacle-ci, la tonalité générale reste légère, c'est la moindre des choses quand on parle de soi de ne pas se prendre (trop) au sérieux, et c'est un rare privilège de pouvoir se moquer de soi-même en public.

Certaines idées, comme mes démêlées avec «ma Sur-moi» sont venues en visionnant certaines séances de travail en studio. J'étais pliée de rire en me regardant chercher et enrager. Et puis, j'avais aussi envie de partager des questionnements plus sérieux : par exemple sur la façon dont le public réagit différemment devant une danse de femme ou une danse d'homme, ou encore sur la possibilité de faire une danse totalement abstraite mais humoristique, comment traiter de la violence sans sombrer dans le pathos...

Depuis mes premières pièces, j'ai une vilaine habitude : je mets toujours un défi, une chose que je ne sais pas encore, ou mal faire, juste parce que je serai obligée de sauter l'obstacle (c'est comme ça que, dans mes débuts, j'ai fait un solo avec, comme une sorte de refrain, des doubles tours de pirouettes, juste parce que je ne les maîtrisais pas à

Suite page 36

tous les coups, et que je voulais m'obliger à y arriver). Pour cette rétrospective, le défi, c'était d'apprendre un texte par cœur (je n'ai aucune mémoire), et de le dire en donnant l'impression que j'ai une longue expérience du théâtre. En fait, c'était la première fois que je parlais sur scène.

Ce spectacle a été traduit en allemand. Quel a été l'accueil du public ?

Là aussi, ça a été un énorme défi. Je parle l'allemand, mais c'est loin d'être impeccable. Lorsque j'avais commencé à travailler en français, j'avais traduit quelques passages, et je m'en servais pour m'exercer à travailler la matière textuelle et à articuler. Quand on m'a demandé un spectacle pour l'Allemagne, je me suis dit ... pourquoi pas "*Erste Retrospektive zu Lebzeiten*" ? Bien sûr, j'ai été aidée pour la traduction, mais cela n'a pas été sans difficultés et sans grandes angoisses. Plusieurs fois, je me suis maudite. D'autant que je n'avais personne à Paris pour corriger mes fautes... mais pendant trois mois j'ai regardé Arte.de ! Ma grande angoisse était que l'on me comprenne mal à cause de l'accent. En réalité, j'ai rarement eu un public aussi enthousiaste, et qui riait aux bons moments ; donc je suppose qu'il comprenait ce que je disais, et que mon accent n'était pas réhibitoire. La preuve en est que je suis de nouveau invitée en mars à Kiel avec ce spectacle. J'ai d'ailleurs énormément de plaisir à le dire en allemand, c'est comme une autre matière, que je goûte encore plus que le français qui m'est sans doute trop familier. Et le fait d'avoir en tête une musique de langue différente modifie aussi le phrasé de la danse.

Vous prétendez avec humour être une «danseuse qui pense et qui danse, les deux en même temps». En effet votre parcours est assez atypique. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

Je suis effectivement à la fois danseuse-chorégraphe, et je mène des recherches universitaires. Après un doctorat en esthétique, je prépare une habilitation à diriger des recherches, dans le domaine de la danse, avec pour axe principal les questions de genre et des rapports sociaux de sexe, mais aussi la construction de l'histoire de la danse du XIX^e siècle à nos jours.

Les deux aspects, création artistique et recherche sont vraiment intimement liés pour moi. L'un nourrit l'autre, et réciproquement. J'ai par exemple travaillé longuement sur les processus de création surréalistes, et c'est une immersion qui m'a beaucoup appris sur mon propre travail, qui m'a ouvert beaucoup d'horizons.

Dans ce dernier spectacle, certains éléments m'ont été fournis par mes travaux de recherche actuels, mais posés dans un cadre

totallement différent, ils prennent une autre couleur. Par exemple, j'ai toujours adoré travailler sur des bruits de nature, et toujours été très agacée quand on me disait que c'était normal, le féminin, la nature, etc. (et on me l'a dit plus d'une fois !) Alors j'ai écrit un article très sérieux sur cette façon d'être enfermée, contre sa volonté, dans des stéréotypes engrammés dans la conscience collective ; et ensuite, cet article m'a permis de mettre le

problème sur scène, mais de façon humoristique. Car si je suis une danseuse qui danse et qui pense (enfin, qui essaie), je n'ai aucune envie d'être une danseuse «intello», je cherche avant tout à créer un lien avec le public, et ce lien peut se faire à plusieurs niveaux. J'aime bien d'ailleurs rencontrer toutes sortes de publics.

Vous avez été jury pour les concours de la Fédération Française de Danse. Que souvenir gardez-vous de cette expérience ?

Un souvenir très agréable (très fatigant aussi) de voir l'enthousiasme de tous les participants, de mesurer le travail.

C'est grâce au journal de la Fédération que j'ai eu mes toutes premières critiques : Matho et Jaque Chaurand. C'est aussi un peu grâce à la Fédération que je me suis lancée dans la recherche, en préparant le diplôme fédéral d'enseignement (le seul qui existait à l'époque). On demandait un petit travail sur l'histoire de la danse, et j'ai commencé à travailler sur les processus de création ; la chose m'a de plus en plus passionnée, a pris de plus en plus d'importance, et huit ans plus tard, c'était une thèse de

928 pages ! (Bon, entre temps, j'avais quand même passé le diplôme pour enseigner).

D'autres projets «sur le feu» ?

Je voudrais revenir à la veine plus «poétique» de mes créations, revenir à l'inspiration surréaliste. Je pense travailler de nouveau avec une matière textuelle, pas du tout de la façon dont j'ai procédé pour cette *Rétrospective*, mais plutôt comme j'avais travaillé avec l'écriture de Djuna Barnes, pour *Brouillon pour une lettre à D. B.*, en cherchant plutôt le souffle d'une écriture. Sans doute à partir de textes fin-de-siècle, c'est-à-dire de cette période un peu étrange de la fin du XIX^e siècle.

Propos recueillis par G. Gabot

Ma Première rétrospective de mon vivant, d'Hélène Marquié. Tous les mardis et vendredi d'avril (du 1^{er} au 25) à 19h. Théâtre Darius Milhaud - 80 allée Darius Milhaud - 75019 PARIS. M° Porte de Pantin - Bus 75, PC3 - Réservations: 01 42 01 92 26 - Tarifs: 17, 13, 10 euros. ■



DANSE CRITIQUES

http://www.paris-art.com/danse/s_critiques/liste/critiques_parisART.html

Hélène Marquié

Ma première rétrospective de mon vivant

01 avr. - 25 avr. 2008

Paris. Théâtre Darius Milhaud

Des danses tendres, danses en cri, danses en quête. Hélène

Marquié décompose les genres imposés de la danse

contemporaine 'politiquement correcte', n'oubliant jamais

que la danse est avant tout un plaisir.

Par Mattia Scarpulla

Hélène Marquié entre en scène dans une tenue de répétition, elle porte une valise et... aux pieds... des chaussettes rouges ornées d'une vache-ballerine. Ces chaussettes ne sont pas élégantes mais très confortables pour un danseur qui s'échauffe. La chorégraphe se présente au public sous une apparence qui n'est pas celle formatée par les médias. Elle entre sur la scène vide, habillée de la tenue quotidienne des danseurs, agrémentée d'une touche farcesque. Son passé l'accompagne dans une valise...

Hélène Marquié a décidé de mettre en scène sa première rétrospective. Les créations autobiographiques sont à la mode. La danseuse manie l'humour avec ce genre dont elle dit qu'il attire les subventions et raconte en même temps ses engagements politiques au travers de son histoire personnelle et professionnelle, par quelques phrases et par des fragments de chorégraphies passées.

Sa première danse évolue sur la mélodie de La lettre à Elise de Beethoven. La lumière efface l'espace et accentue l'attention des spectateurs sur le corps, vu de dos. Un bras s'avance et conduit le regard de l'interprète. Les mouvements sont saccadés, le corps bouge rapidement au niveau des épaules, des genoux et du bassin. Puis Hélène Marquié se lance dans l'espace, ses gestes sont forts et en même temps tendres. Elle semble chercher quelque chose d'invisible. Cette chorégraphie brouille les codes classiques et contemporain



Photos : Sylvain Dottor, Jean Gros-Abadie, Kader Rahmani

Les danses alternent avec des réflexions sur la scène actuelle de la danse française. La chorégraphe démonte le mythe d'une danse contemporaine engagée. Elle montre la contradiction de spectacles qui ont attiré les éloges de la critique, de chorégraphies où apparaissent des citations générales de l'œuvre de Deleuze, Foucault ou Bourdieu, qui crient contre le monde néo-libéral, mais qui oublient de communiquer avec le public qui leur fait face, et qui ne mettent pas réellement en doute les représentations sociales et culturelles de la société française.

La force de la pièce d'Hélène Marquié est de faire passer ce message sans prosélytisme ni démagogie. Elle adopte des techniques dramaturgiques appartenant au théâtre pour enfant, et c'est au travers d'amusantes figurations qu'elle exprime ses critiques.

Sur une chanson de Colette Magny, la danseuse se présente en robe du soir. Les éclairages dessinent sur le sol un rectangle qu'elle parcourt lentement.

Dans un premier temps, elle ne danse qu'avec ses abdominaux et ses muscles lombaires. Le visage et les membres sont figés, la musique mélancolique danse avec le ventre. La lumière s'éteint, puis se rallume, et la danseuse pousse son cri muet, la bouche ouverte, les bras en l'air ; le corps se dessine, éclaté dans la musique et dans la tension des muscles.

A d'autres moments, la chorégraphe dénonce les représentations masculines et féminines nourries par la société. Elle danse sur des textes de Freud, qui théorise l'infériorité de la femme et sa 'nature subordonnée' à celle de l'homme. Mais ce solo, tout comme les autres, ne fait pas que critiquer les clichés masculins ou féminins réitérés dans de multiples productions contemporaines. Hélène Marquié dépasse cette dualité en présentant sa danse, qui est un peu masculine, un peu féminine, — si on veut se référer encore à ces catégories —, mais qui surtout lui appartient.

La danseuse continue à chercher des costumes dans sa valise. Les lumières et les voix off introduisent son passé. Hélène Marquié revendique sa manière de résister, sa manière de danser, sans jamais oublier de transmettre aux spectateurs le plaisir de danser.

La chorégraphe :

- Hélène Marquié

Le lieu d'art :

- Théâtre Darius Milhaud



DANSE CRITIQUES

http://www.paris-art.com/danse/s_critiques/liste/critiques_parisART.html

Kurzweiliger Parforceritt der „Über-Ichin“

Kiel – Zu scheppernder Marschmusik, die ein wenig an Zirkus denken lässt, marschiert sie ein – mit zackigen Schritten, die Beine und Arme lang gestreckt. „Bonsoir. Ich bin Tänzerin“, begrüßt Hélène Marquié das Publikum in der Pumpe. Dann folgt eine kurze Pause und ein langer, prüfender Blick in den vollbesetzten Saal: „Sie sind enttäuscht. Sie haben etwas anderes erwartet.“

Nein, enttäuscht war wohl niemand, der die Tanz-Performance der Choreografin, die in Paris seit mehr als 20 Jahren eine eigene Tanzcompagnie führt, miterleben durfte. Denn die Kulturosoziologin, die derzeit an ihrer Habilitation zum Thema „Tanz und Geschlechterideologien“ arbeitet, ist nicht nur eine bemerkenswerte Tänzerin, sie hat auch viel komisches Talent und wusste ihre Zuschauer bestens zu unterhalten. Wie ich eine feministische Tänzerin wurde lautet der Titel ihrer Performance, die im Rahmen eines wissenschaftlichen Symposiums der Kieler Uni unter dem Thema „Gender Studies“ stattfand. Das klingt anstrengend, entpuppte sich aber als ein äußerst kurzweiliger Parforceritt durch ihre tänzerische Biografie. Mit und ohne Musik demonstrierte die quirliche Ballerina Stationen ihrer künstlerischen Laufbahn und sparte dabei nicht mit augenzwinkernden Kommentaren. Erste Ballettfahrungen als Vierjährige illustriert sie mit kindlichem Hoppeln auf einem Bettvorleger, ein zirzensisch-akrobatischer Rumpeltanz mit Körperwippe und strampelnden Füßen steht für die Fertigkeiten der 18-Jährigen, schulmäßige Pirouetten und Sprünge für spätere, „sehr weibliche“ Jahre.

Als schließlich das Über-Ich, „feministisch ausgedrückt: meine Über-Ichin“, korrigierend in ihren Tanz eingreift, kommt es zum komischen Widerstreit der Gesten zwischen großen, getragenen „zu Klassischen“ und abstrakt akzentuierenden „zu Zeitgenössischen“. „Ich tanze und denke – alles zusammen“, sagt Hélène Marquié und lässt den inneren Kampf der Stile in einer hoffnungslosen Verknotung der Glieder münden. Beeindruckend ist die Präzision, mit der sie gegenläufige Bewegungen und Schritte auffängt in einem Tanz zum Thema „Gewalt gegen Frauen“, clownesk ist ihre Choreografie zu Sigmund Freuds Vortrag über die Weiblichkeit.

Von Sabine Tholund



Kieler Nachrichten

UNABHÄNGIGE LANDESZEITUNG

FÜR SCHLESWIG-HOLSTEIN

DIENSTAG, 27. APRIL 2004 · NUMMER 98 · 18. WOCHE · 0,90 €



KIELER ZEITUNG 1864 · KIELER NEUESTE NACHRICHTEN 1894

Feministische Facetten

Zeitgenössischer Tanz von Hélène Marquié im Theater im Werftpark

Dass Kiel hin und wieder ein Gastspiel zeitgenössischen Tanzes vergönnt ist, ist dem Engagement von „Lebensart“ zu verdanken. Mit der Einladung der französischen Choreographin Hélène Marquié erwies sich die schwul-lesbische Kulturreihe erneut als international umtriebige Gastgeberin.

Von Almut Behl

„Brouillon pour uns lettre à D.B.“ war der Abend im für Tanz idealen Theater im Werftpark betitelt, die vierte und längste Choreographie der bis in jede Körperfaser spannungsgeladenen und präsenten Tänzerin ist eine Hommage an die Schriftstellerin Djuna Barnes. Nicht erst in diesem 30-minütigen Stück zu leisen Einspielungen von Eric Satie-Sister und Rosetta Tharpe zeigte sich die Pariserin als faszinierendes Medium innerer Zustände und äußerer Einflüsse. Ihr bildhaftes Minen- und Muskelspiel illustriert psychische und mentale Facetten (femininer und feministischer) Verfassungen.

In hochgeschlossener Bluse sitzt Djuna Barnes auf einem



Biegsame Befreiungsakte: die Pariser Choreographin Hélène Marquié. Foto Peter

Stuhl, die Hände gefaltet, greift nach imaginierten Ideen, steigert sich vom virtuellen Tasten vor dem geistigen Auge zu fulminanten Bewegungen im Raum, ein Verlangen und Warten, ein Verwerfen und Kämpfen mit eigenen und fremden Widerständen. Hélène Marquié setzt alles ein: vom mimisch subtilen Ausdruck bis zur grotesken Verrenkung, robbt auf Knien in einer Art Schneidersitz,

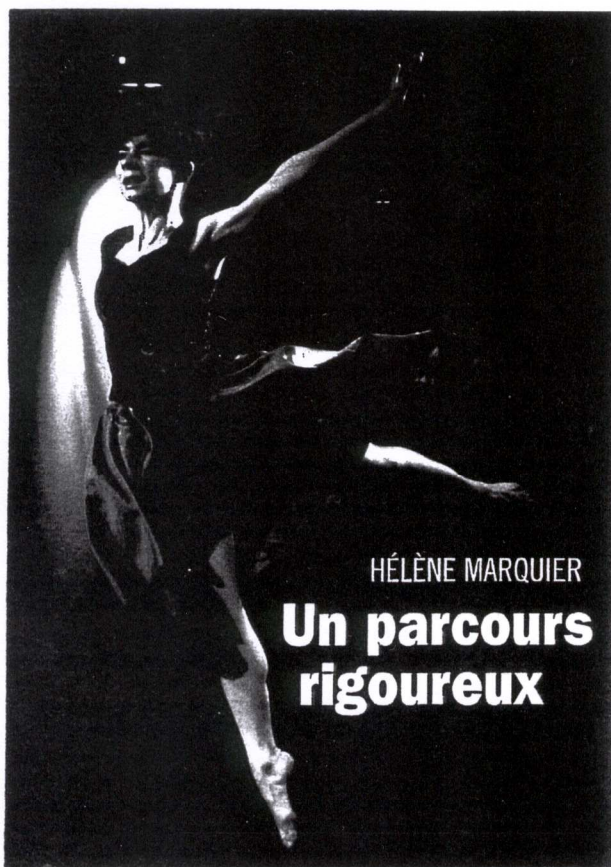
bringt Einfälle mit dem spitzen Zeigefinger auf der Sitzfläche auf den Punkt, fällt daraus wiederum in Zweifel und windet sich auf dem Stuhl wie im Bett, dreht sich, fällt in einen Spagat, entdeckt ihre gespreizten Zehen, greift nach ihnen, spielt, verliert die Spannung (den Mut), fällt um. Innen und Außen verschmelzen, die plastische Dreidimensionalität von Raum und Energie toben sich

im und am Körper der Tänzerin auf das biegsamste aus. Als würde der Boden vibrieren, zittert sie im Sitzen auf den Pobacken, strauchelt in der Grätsche, rudert mit den Armen, um eigene Motivation oder Fremdbestimmung darzustellen, mit den morbiden Kellergeräuschen tropfenden Wasser zu beklemmender Einsamkeit verdammt.

Auch in der zweiten Choreographie, die die Geschich-

te der Lesben thematisiert, regieren gebannte Statik wie das lange Verharren auf einer Fluchtlinie aus Licht, die dann zu einem viermal wiederholten Chanson in quälerischem Vor- und Zurückweichen kulminiert, barbusig befreit vom symbolischen Kleiderkorsett. Die folgenden Stücke zeigten eine zwischen gymnastischer Grazie und Kampfsportgesten rangierenden Befreiungsakte, der im selbstironischen Sketch *Camioneuse* (Mannweib, eigentlich: Lastwagenfahrerin) seinen komischen Höhepunkt mit Bizepstraining und koketten Händen in den Taschen der Latzhose fand. Absolut fantastisch!

Quelques figures rares de la danse d'aujourd'hui



HÉLÈNE MARQUIER

Un parcours rigoureux

Mélusine aux deux rires, chor. Hélène Marquier. Ph. Jean Gros-Abadie, DR.

Hélène Marquier fait partie de ces chorégraphes dont l'action émerveille. Une tête bien faite pour une danse bien vécue.

Les Saisons de la Danse : Pourquoi avoir choisi un texte de Freud pour votre dernière création, *Troisième conférence*, qui met en scène une danseuse et un acteur ?

Hélène Marquier : Au départ, je travaillais plus spécifiquement sur la féminité et j'ai étudié la *Troisième conférence* de Freud en profondeur. Et, tout d'un coup, ça a été le déclic, j'ai trouvé ça très drôle. J'ai eu envie de montrer ce que ce discours peut avoir d'aberrant. Ce discours ne concerne pas la femme, c'est pour ça que dans la pièce, ils ne se rencontrent pas. Elle est dans un autre monde.

Parallèlement à votre travail de chorégraphe, vous préparez un doctorat sur le surréalisme et vous avez également une agrégation de Biologie. Comment faites-vous pour concilier les deux ?

Pour moi, il n'y a pas de séparation : le travail de recherche intellectuelle c'est ce jeu de choses subtiles qui passent entre nous et qui fait qu'on ne peut jamais refaire deux fois exactement la même chose. Mais il y a aussi des questions toutes bêtes d'énergie, ce sont deux états différents je crois. C'est pour ça que j'aime travailler avec des poètes parce qu'on est assez éloigné pour que la rencontre soit productive et en même temps pour que chacun garde son territoire.

Comment cela se traduit-il sur scène ?

Ah mais je ne suis pas une danseuse intellectuelle, ça passe vraiment par le sensuel. Disons que je ne fais pas un discours intellectuel dans ma danse ; sinon j'écris. Et d'ailleurs je ne crois pas que la danse puisse véritablement « dire », pas dans le dire du discours en tout cas. C'est un peu le problème de la danse engagée. Qu'est ce que

c'est que la danse engagée ? C'est toujours très fragile.

D'où vient votre inspiration ?

Je travaille beaucoup sur l'imaginaire. Ce que j'aime, c'est l'interprétation, c'est pour ça que je suis devenue chorégraphe d'ailleurs. C'est toutes ces petites choses du domaine de l'interprétation et qui font la singularité d'une danse : le travail du corps, tout le chemin qu'on parcourt.

Comment est financée votre compagnie ?

Je me débrouille... Avant, j'enseignais la biologie, maintenant je donne des cours de danse pour payer mes danseurs. Ma compagnie n'est pas subventionnée donc je travaille avec très peu de moyens.

Par exemple ?

Je suis obligée de faire certains choix, à renoncer à des pièces importantes. Mais bon, il paraît que l'invention naît des contraintes... C'est sûr, cela donne une certaine plasticité par rapport à des lieux...

Vous avez renoncé à courir après les programmeurs ?

Non, jamais, mais ils courent plus vite

que moi... Non, c'est vrai que c'est décourageant de voir que les gens qui attribuent des subventions ne vont voir en fait que les compagnies qui sont déjà subventionnées. Mais il faut se dire que l'Institution n'était pas là il y a quinze ans, cela foisonnait de partout, il y avait plus d'ouverture...

Et si vous n'aviez pas été danseuse, vous auriez fait quoi ?

C'est impossible ! Ou bien ça n'aurait pas été moi... Être danseuse, c'est une façon d'être je crois. C'est une spécificité, une façon de percevoir le monde. Même quand je fais un travail très intellectuel, quand je lis un philosophe par exemple, je le lis en tant que danseuse. Ça ne veut pas dire que je ne le comprends pas mais je ne vais pas prendre les mêmes chemins.

Quels sont vos projets ?

Je voudrais travailler sur la différence sexuelle au sein de la danse, dans la façon de faire, de créer. La danse est le seul domaine avec la musique, mais pour des raisons différentes, qui ne se soit pas interrogée là-dessus. Quelque part on a dit la danse, c'est du féminin... mais, je crois que ça demande beaucoup à être revu parce que justement c'est une forme d'enfermement.

propos recueillis par leslie astruc

LES SAISONS DE LA DANSE août 1998

Ci-dessous : *Prologue*, chor. Hélène Marquier. Ph. Jean Gros-Abadie, DR.



Le mandapa sourit

gravement

Au milieu de difficultés matérielles nombreuses, au prix d'un programme réduit, sur une durée plus courte que d'habitude, les Solos sans frontière du Mandapa — la minuscule salle du XIII^e arrondissement à Paris — ont néanmoins eu lieu, avec leur lot d'essais à transformer et de bonnes surprises que l'on peut y connaître. Sur un thème choisi comme pour compenser la morosité : Danse pour sourire.



Prologue et 300^e conférence, chor. Hélène Marquié, Ph. Jean Gros-Abadie

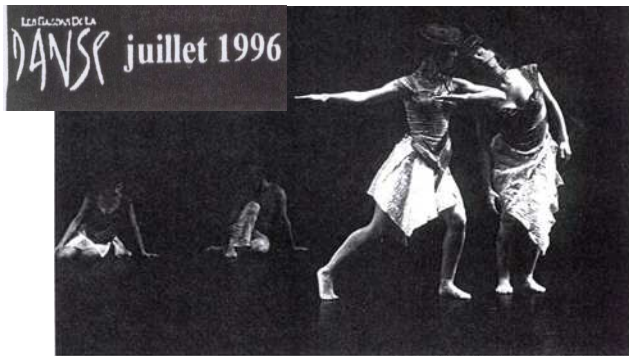
Peut-être est-ce de notre

faute, mais il semble que l'idée ne passe guère; alors répétons le plus clairement : il faut (impératif catégorique) aller voir ce qui se passe au Mandapa. Alors que les programmations se cantonnent dans des allées trop sages, les endroits d'expérimentation deviennent singulièrement précieux et l'on ne peut se passer d'une des rares scènes qui permettent de découvrir où de se tenir au courant des parcours « souterrains » d'artistes singuliers.

Dans une même soirée de ces Solos sans frontière, se côtoyaient Marie-Agnès Arlot, Philippe Minella et Hélène Marquié. Trois parcours aussi différents que possible.

Dernière de cette sélection, Hélène Marquié continue son chemin un peu cahotant en dehors des institutions. Après une dernière création peu enthousiasmante, la voilà en tête-à-tête avec Sigmund Freud. A droite, une femme, pire, une danseuse et chorégraphe. A gauche, un comédien, gilet replet et chaîne de montre, barbe noire bien taillée, feuillet à la main, respectable. Entre les deux, le texte — le programme précise qu'il est dans son intégralité du père de la psychanalyse —, qui précise que la femme de trente ans « nous effraie fréquemment par sa rigidité psychique et son immuabilité... ». Prologue et XXXIII^e

conférence, qui introduit un face à face entre une femme en colère, hurlant de façon muette sa frustration devant la misogynie autosatisfaite de Freud est d'une efficacité redoutable. Evidemment, le procédé manque de nuance et il serait facile de faire remarquer que l'époque et la société ont changé, mais l'affirmation de ce corps féminin rebelle, revendiquant l'existence jusque dans le spasme hystérique, est un contrepoint fort et pertinent. Une tonalité singulièrement grinçante et grave pour ces Solos sans frontière du Mandapa dont le thème était Danse pour sourire. **philippe verrièle**



Petites cérémonies à marée basse - Chor. Hélène Marquié
Ph. Jean Gros-Abadie DR

Petites cérémonies à marée basse - Chor. Hélène Marquié -
Ph. Jean Gros-Abadie DR

notes de mai

HÉLENE MARQUIÉ par **philippe verrière**

Sorte de rendez-vous discret, la petite programmation de Danse en mai permet de découvrir quelques pièces souvent impossible à voir ailleurs. Cette année, l'on pouvait attendre beaucoup d'Hélène Marquié. Mais cette jeune chorégraphe s'est laissée emporter dans un genre de théâtralité à l'atmosphère poétique, tendance surréalisante. Cela ne manque pourtant pas d'idées (reprise musicale et gestuelle, rythme des entrées), mais la danse de ces *Petites cérémonies à marée basse* est noyée sous l'emphase. **petites cérémonies à marée basse.**



Le sourire du chat, chor. Hélène Marquié. Ph. Jean Gros-Abadie, DR

il était une fois...

HÉLENE MARQUIÉ par **martin c**

Ce spectacle pour enfant est inspiré de l'œuvre picturale de Remedios Varo. Ses toiles sont l'illustration d'un monde onirique, mystérieux, proche du surréalisme qu'elle connut à Paris avant la seconde guerre mondiale. Des pantins, des saltimbanques, des femmes un peu sorcières habitent cet univers, marqué par une imagerie moyenâgeuse.

Hélène Marquié, en s'appuyant sur une suite de dix tableaux et la présence inexplicable d'un crapaud qui, jusqu'à la fin, reste une énigme, organise une belle ballade dansée. Les objets s'animent, des jongleurs et des troubadours donnent une fête, les astres répondent... La chorégraphie fait montre d'une grande finesse, une attention aux détails, regards, positions des mains, inclinaison de la tête... tout à fait



remarquables. Le solo où Hélène Marquié dévide une bobine et joue d'un fil est symbolique de cette construction minutieuse, subtile, qui se retrouve dans tous les éléments du spectacle. *Le sourire du Chat* est donc un conte de fée, une histoire à l'ancienne. Il reconnaît aux enfants et aux adultes le droit de rêver, d'oublier le quotidien, et murmure que le public d'aujourd'hui, à partir de cinq ans, a également besoin de récits plein d'échos étranges, de personnages extraordinaires que l'on ne rencontre pas tous les jours, ni à la maison, ni dans la rue, à l'école ou à la télévision. Parfois, le classicisme a du bon. **le sourire du chat. théâtre clavel, paris.**

Le chevalet du chorégraphe

Ou comment dépeindre ses pensées créatrices : dix questions, un portrait chinois et quelques phrases fétiches qui le ressource.

La jeune chorégraphe Hélène Marquéle travaille au Centre Danse Alésia à Paris.

Elle Poursuit une recherche sur la danse au travers du surréalisme.

Nous venons de la voir au Centre Mandapa dans le cadre de Solos sans frontières.

Si ces mots semblent faire partie d'un univers chorégraphique, qu'est-ce que faire la part des choses entre inspiration et sensation ?

Pour moi, l'"inspiration" n'est pas, pour reprendre les termes d'Aragon, une « *visitation inexplicable* », mais une « *faculté qui s'exerce* », ce qui d'ailleurs ne lui enlève rien de son côté magique, fascinant, et parfois lorsqu'elle fuit, irritant.

Ce serait la résultante d'une composition, d'une alchimie particulière de sensations, non pas limitées aux cinq, six, voire sept sens que l'on entend habituellement et que l'on peut nommer, mais avec elles de sensations au-delà ou en deçà du langage, comme ces images de rêves dont on voit chaque détail sans parvenir à les décrire verbalement ni à les dessiner, ou encore comme les étoiles que l'on distingue parfaitement du coin de l'œil et qui disparaissent dès qu'on tente de les regarder en face.

Pour revenir au concret, si l'on peut dire, du travail, les sensations ou leurs évocations peuvent bien sûr déclencher "l'inspiration" chorégraphique, l'orienter ; à son tour celle-ci engendre de nouvelles sensations, de nouveaux états à explorer.

Il va falloir ensuite les préciser, les développer, pour soi d'abord, puis pour les interprètes auxquels il faut les transmettre. J'utilise beaucoup les "images" visuelles, auditives, tactiles, olfactives... dans notre travail pour susciter une qualité de mouvement ou une présence particulière, mais d'une façon toute empirique, intuitive : je ne peux jamais savoir précisément comment sera intégrée et traduite, par les danseurs (comme par moi-même), l'indication donnée, même si je prévois la direction générale. Là aussi il y a une exploration commune.

entretien
Émerentienne DUBOURG

Les images me sont également précieuses pour l'aspect purement technique du mouvement. Dans mon propre cas, la synthèse métaphorique est beaucoup plus efficace pour l'apprentissage que l'analyse "musculaire", celle-ci n'intervient qu'après, pour consolider en quelque sorte la mémoire sensorielle du corps. Après les étapes de création et de transmission, l'inspiration doit nous habiter sur scène bien évidemment. Là aussi, on peut créer les conditions par la mémoire sensorielle, ce que j'appelle "poser son décor", qu'il s'agisse de la mémoire des perceptions d'origine interne ou externe. L'inspiration tisse ensuite de nouvelles sensations qui traversent le danseur et lui donnent une étonnante lucidité corporelle et mentale, en le reliant à lui-même, aux autres partenaires et public, à l'espace réel et imaginé.

Et les rapports à l'esthétique ?

- L'esthétique ne doit pas correspondre à des convenances, c'est une question de chemin, d'engagement, il n'y a pas de contrainte mais une ligne directrice à suivre. La poursuite de cette voie est portée par l'émotion, comme un rapport à l'humain. La forme pure n'est pas à rejeter, mais elle doit être réceptacle du contenu humain

La chorégraphie est-elle au-delà de la folie, un pari sur l'avenir et dans quelle mesure ?

- Dans le sens où cela est toujours un en-dehors de la conformité, c'est une confrontation. L'avenir est effectivement dans le présent. C'est un présent qu'on déroule au fur et à mesure. L'avenir est là, l'avenir est la continuation du présent. Vivre ici et maintenant... à l'exemple de René Daumal. « *Vous projetez devant vous l'espace nécessaire que vous parcourez au fur et à mesure... Vous sécrétiez le temps qu'il vous faut pour ce que vous avez à faire et vous marchez le long de ce fil qui n'est visible que derrière vous, mais qui n'est utilisable que devant vous. Le tout est de bien calculer. Si le fil est trop long, il fait des plis, et s'il est trop court, il casse.* »

Y-a-t-il des limites à cette entreprise et quelles sont-elles ?

- Les limites existent, mais elles sont valables ici et maintenant.

Quand on les rencontre peut-on aller au-delà ? La limite ouvre un champ. Le désir fait la différence, il gère la part de l'entreprise et comme il renaît toujours de ses cendres, il y a renouvellement et métamorphose. La seule contrainte qui puisse exister est celle d'avancer. Il n'y a pas d'extinction au désir, c'est un état contingent de permanence.

“SOLOS SANS FRONTIERES”...

“La Danse, Pont entre les Cultures”

* **Hélène MARQUIE**
(Compagnie CHRYSOLITHE) :
Rendons acte à l'ATELIER de la
DANSE et à Madame Jacqueline
ROBINSON, qui sut la première
reconnaître un talent en
bourgeon (JALONS 86), où, la
rencontrant, je lui accordai la
confiance du MANDAPA,
qu'elle n'a encore jamais déçue.

Solide technique contemporaine, mais également classique et jazz, elle intègre d'autres formes d'expression : mime, théâtre aikido, patinage artistique. Fortement marquées par un style personnel ses créations depuis 1988 nous font cependant pénétrer dans des univers très différents. Le point

commun reste la prédominance d'un monde imaginaire. Monde fantastique, poétique ou d'humour. Les points de départ ? une image qui s'impose, un tableau surréaliste, un coup de foudre pour une musique, pour l'oeuvre d'un poète, pour une idée.

C'est avec joie que nous voyons l'intérêt que lui porte la Fédération Française de Danse (Rencontres de Paris, Premiers Pas à Saint Maur...).

Les SOLOS sans FRONTIERES sont depuis sept ans un des moments privilégiés du calendrier de la Danse Contemporaine à Paris qui attire aussi de nombreux provinciaux et étrangers.

Cette programmation a souvent servi de tremplin et reste une référence de programmation - disons-le au risque de paraître manquer de modestie -. C'est pour tous les beaux moments que les danseurs ont offerts au public du Théâtre de MANDAPA, que nous avons déjà repris la recherche pour la programmation 93.

Eliane BERANGER



Hélène Marquié, remarquable par la qualité et l'originalité de sa gestuelle.

Hélène MARQUIÉ, Compagnie Chrysolithe, nous a amusés et tenus en haleine par sa personnalité étonnante et sa présence exceptionnelle dans deux pièces alliant Mime et Danse.

Supplément F.F.D. - Telex Danse - N° 46 - Avril 1992

Avec Hélène MARQUIÉ, que l'humour n'est pas domaine réservé à la parole,

MATHO

Supplément F.F.D. - Telex Danse - N° 47- Mai 1992





Mademoiselle H. Marquié (Cie Chrysolithe) n'est plus une réelle débutante et son interprétation d'un extrait de "Sourire du Chat" nous a donné l'envie de voir la pièce entière ...ce qui est un réel compliment.

Jaqueline CHAURAND

Supplément F.F.D. - Telex Danse - N° 46 - Avril 1992

Mandapa ne saurait mentir

Le petit laboratoire inconfortable et bas plafond a encore tenu ses promesses. Revue des effectifs d'une édition surprenante.

Ainsi Hélène Marquié a séduit grâce à son humour, la finesse et la précision de son travail gestuel, la rigueur de la construction de ses pièces, toutes qualités sensibles dans les deux solos anciens, *Interlude* et *Laura Lorelei*, qu'elle présentait ;

Philippe Verrière

LES FAUCONS DE LA
DANSE juin 1992

